

Roland Meyer

## I x t = C<sup>te</sup>

Cette formule veut dire qu'on a le choix de vivre infiniment ou indéfiniment avec une intensité quasi nulle ou bien de brûler la chandelle par les deux bouts et d'en jouir. Et il faut en tirer la traduction philosophique : qu'est-ce qu'il dit le corniaud moyen, quand on lui demande pour quoi il est sur terre ?

Pour vivre le plus longtemps possible. Quand par un éclair de génie il se dit que ça ne doit pas être juste, eh bien il fait une dépression. Être déprimé c'est être en train de se rendre compte qu'on s'est foutu le doigt dans l'œil, que c'est pas pour ça qu'on était sur terre, qu'on était sur terre bien sûr pour vivre, mais comme dans la blague, est-ce que c'est une vie ça ?

$I x t = C^{te}$  est utilisée en thermodynamique pour montrer que l'entropie c'est l'absence d'intensité. C'est l'intensité au point zéro. L'entropie, c'est quand tout est devenu uniforme pour chacun, qu'il n'y a plus de surprises. Bien sûr, je suis d'accord, il n'y a pas que de bonnes surprises. Mais là, il vaut peut-être mieux une mauvaise surprise que pas de surprise du tout ! Plutôt de mauvaises surprises que l'indifférence. Ce n'est pas important que ça fasse vivre un peu plus ou un peu moins. La dépression devant laquelle nous sommes tous égaux, ça n'est au fond, que la constatation, après coup, qu'on nous a fourgué une fausse vie. C'est la monotonie de l'existence lorsqu'on croit qu'il est trop tard pour changer.

Qu'est-ce qu'on fait quand on n'a pas le temps comme on dit ? Qu'est-ce qui reste quand on n'a plus le temps ? Cette question est la même que cette autre : Qu'est-ce qu'il y avait quand il n'y avait rien ? À cette question, les Grecs ont répondu par des récits et des mythes.

Mais plus récemment, à cette question, un grand lacanien Raymond Devos a répondu :

*Il attendait son heure... il ne l'a pas vu passer !  
Dommage, c'était la dernière !*

Pour commencer par des banalités, je dirai que le temps est à la fois une évidence et un mystère. Chacun l'expérimente mais personne ne peut le saisir. C'est ce que nous dit Devos : il fuit ; et entendez ça comme vous voulez : ce sera juste dans tous les sens. Et d'ailleurs, s'il s'arrêtait ne serait-ce qu'un instant, eh bien tout s'arrêterait, et il n'y aurait plus de temps. Seulement, s'il n'y avait plus le temps, il n'y aurait plus rien. Plus de mouvement, plus de repos. Plus de rythme. Et puis sans le temps il n'y aurait plus de présent, donc plus de « il y a ». Ce « il y a » n'est pas sans nous rappeler ce que nous a offert Lacan, d'abord dans le : « *il y a de l'Un* » mais aussi, par rapport à la

question qui nous interroge ici : « *Il n'y a pas de rapport sexuel* ». Le « *il n'y a pas* », est-ce la marque de l'absence, l'absence du temps présent ? L'absence du rapport... au temps ?

On peut considérer le temps, – c'est la mythologie qui nous l'apprend –, comme la condition *a priori* de tous les phénomènes, c'est-à-dire qu'il est la condition, pour nous, humain, de tout. Il est l'horizon de tout être. Parce que rien sans lui, ne pourrait rester, passer, durer, ni même s'anéantir. Et ça, ça veut dire qu'être, c'est être dans le temps, puisque c'est continuer ou cesser. De la même manière, si l'avenir existait, il ne serait pas l'avenir, il serait du présent. Parce que l'avenir, ce n'est pas du réel, c'est du possible, de l'imaginaire.

Dans la société de l'efficacité, celle du défi, du challenge ; dans la société du grand enfermement comme disait Foucault (on veut rendre visible, lisible et mesurable) ; dans la société du management mondialisé et uniformisé – c'est-à-dire encore dans ce forçage qui consiste à nouer à la façon d'une théologie l'ordre du marché et l'ordre du pouvoir – on conteste le fait que le temps est le maître du monde ; on conteste que l'autorité, c'est d'abord le temps. Depuis quelques années, on s'attaque aux constructions millénaires du principe généalogique. Il n'y a plus ni père ni mère, etc. « C'est la mêlée générale narcissique des petits nouveaux enfers familiaux » comme disait récemment Pierre Legendre. On dénie le fait, l'évidence, que la généalogie et l'autorité dans les systèmes familiaux, c'est tout simplement à la base, la reconnaissance que le temps passe, qu'il y a la vie et la mort, et que s'il y a des parents et des enfants, c'est parce qu'il y a la succession des générations. Et ça, toute l'humanité a compris ça jusqu'à présent. Mais voilà, aujourd'hui on remet en cause les âges de la vie. Et puis, il ne faut surtout plus parler de père ni de mère. Ça fait freudien et par les temps qui courent... parce qu'en ce moment, même le temps court... Et bien sûr, ce qui va avec ça, — avec cette course donc –, c'est l'abolition du temps : c'est-à-dire l'abolition de la mort. On retrouve là, les premières illusions Bolcheviks : ils voulaient eux aussi vaincre la mort. Ils voulaient ressusciter Lénine. Alors ils l'ont embaumé en ayant à l'horizon d'embaumer les héros pour les ressusciter. Vous vous imaginez un monde où il n'y aurait que des héros ? Eh bien, n'ayez crainte, quand le libéralisme s'unit à l'esprit libertaire, eh bien ça nous fabrique cet horizon d'abolition de la mort, évidemment moyennant finances, parce qu'on va quand même pas demander à la sécu de rembourser... Rembourser quoi ? La vie éternelle ? Pour faire quoi ? Pour faire quoi de cette éternité qui est par définition hors temps ?

C'est quand même une sacrée démente managériale que de nier l'autorité du temps. Aujourd'hui, du temps, on nous dit qu'il faut le maîtriser ; qu'il faut gérer le temps... Vous voyez à quel point, depuis une quinzaine d'années, on veut tout maîtriser, tout gérer... Et surtout le temps. Eh bien, ça, ça n'est rien d'autre que le déni de la castration. Vous savez que le déni est l'un des grands moyens de faire rentrer dans le champ de la réalité ce qui aurait à en être retranché. C'est un moyen de refuser la différence des sexes, un moyen de refuser la castration. Et du coup, ce déni, il nous permet de ne plus rien nous refuser, puisqu'on peut admettre les choses les plus contradictoires. On peut vivre toute une série de passions grâce à ce recours au déni.

Maîtriser, mesurer, rendre visible : c'est le comptage, le chiffrage, la numérisation du rapport humain. Or, ce qui spécifie l'humain, c'est justement ce qui échappe au comptage. Ça veut dire que l'essentiel du temps, c'est ce qui est invisible. Or, dans l'empire du management, on tente d'arrimer le sujet à un signifiant qui lui est donné, imposé, et non à un signifiant qu'il désire. C'est l'empire de la tyrannie ; et c'est la tyrannie qui ouvre au libéralisme. D'où le shoot au comportementalisme ; parce que le comportementalisme est une théorie sans sujet. Ça se voit, ou ça s'entend, surtout en « com » comme on dit : « Je fais de la com !!! ». L'expression la plus entendue dans ce milieu de la « communication » est : « Il faut que le message passe !!! ». Eh bien ça, c'est la conception fasciste de la langue. Conception qui, dans cet empire, montre que dans communiquer il y a surtout « niquer »... Se faire niquer ; se faire avoir ; non être. C'est rencontrer l'autre sans le langage... C'est le comportementalisme, les thérapies co-co...

Là encore, il y a l'ami Devos qui l'explique bien.

### OU COURENT-ILS ?

*L'artiste (entrant) :*

Excusez-moi, je suis un peu essoufflé !

Je viens de traverser une ville

Où tout le monde courait...

Je ne peux pas vous dire laquelle...

Je l'ai traversée en courant.

Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement.

Mais quand j'ai vu que tout le monde courait...

Je me suis mis à courir comme tout le monde,

Sans raison !

À un moment, je courais au coude à coude avec un monsieur...

Je lui dis :

« Dites-moi... pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ? »

Il me dit :

« Parce qu'ils le sont ! » !!!

Il me dit :

« Vous êtes dans une ville de fous ici... »

Je lui dis :

« Si, des bruits ont couru ! »

Il me dit :

« Ils courent toujours ! »

Je lui dis :

« Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ? »

Il me dit :

« Tout ! Tout ! »

Il y en a qui courent au plus pressé.

D'autres qui courent après les honneurs...

Celui-ci court pour la gloire...

Celui-là court à sa perte ! » !!!

Je lui dis :

« Mais pourquoi courent-ils si vite ? »

Il me dit :

« Pour gagner du temps !  
Comme le temps c'est de l'argent...  
Plus ils courent vite, plus ils en gagnent ! »  
Je lui dis :  
« Mais où courent-ils ? »  
Il me dit :  
« À la banque !  
Le temps de déposer l'argent qu'ils ont gagné sur un  
compte courant...  
Et ils repartent toujours courant, en gagner d'autre ! »  
Je lui dis :  
« Et le reste du temps ? »  
Il me dit :  
« Ils courent faire leurs courses... au marché ! » !!!  
Je lui dis :  
« Pourquoi font-ils leurs courses en courant ? »  
Je lui dis :  
« Ils pourraient aussi bien faire leur marché en mar-  
chant...  
Tout en restant fou ! »  
Il me dit :  
« On voit bien que vous ne les connaissez pas !  
D'abord, le fou n'aime pas la marche... » Je lui dis :  
« Pourquoi ? »  
Il me dit :  
« Parce qu'il la rate ! » !!!  
Je lui dis :  
« Pourtant, j'en vois un qui marche ! ? »  
Il me dit :  
« Oui, c'est un contestataire !  
Il en avait assez de toujours courir comme un fou.  
Alors, il a organisé une marche de protestation ! »  
Je lui dis :  
« Il n'a pas l'air d'être suivi ? »  
Il me dit :  
« Si ! Mais comme tous ceux qui le suivent courent, il  
est dépassé ! » !!!  
Je lui dis :  
« Et vous, peut-on savoir ce que vous faites dans cette  
ville ? »  
Il me dit :  
« Oui ! Moi, j'expédie les affaires courantes.  
Parce que même ici, les affaires ne marchent pas ! »  
Je lui dis :  
« Et où courez-vous là ? »  
Il me dit :  
« Je cours à la banque ! »  
Je lui dis :  
« Ah !... Pour y déposer votre argent ? »  
Il me dit :  
« Non ! Pour le retirer !  
Moi, je ne suis pas fou ! »  
Je lui dis :  
« !!! Si vous n'êtes pas fou,

Pourquoi restez-vous dans cette ville où tout le monde l'est »

Il me dit :

« Parce que j'y gagne un argent fou !...

C'est moi le banquier !!! ».

Il y a dans ce texte de Devos, quelque chose de l'ordre du troupeau soumis à un temps, à un rythme « mono quelque chose », monomaniaque peut-être... un troupeau auquel est promise la jouissance de l'objet mais quand même à une condition : celle de sans cesse, consommer. La jouissance de l'objet a ; mais petit « a » comme « argent », petit « a » comme « il y a »...

Cette jouissance, les sectes l'ont bien comprise, en offrant à leurs « moutons », un maître, un guide, un calendrier, un führer comme on dit en allemand. Un führer, c'est celui qui vous permet de ne plus vous confronter au temps, au doute et à la responsabilité donc ; c'est quelqu'un qui vous soulage de l'existence. On n'a plus qu'à suivre, qu'à obéir. Plus le temps pour autre chose ; plus de temps pour le libre arbitre. Il suffit de s'en remettre pleinement au temps du prescripteur, au temps du führer. La secte n'a rien à voir avec la croyance ni avec la foi. La croyance suppose un engagement dans un acte de foi, donc un temps inconscient, un temps du sujet. Dans les sectes, le temps est celui des certitudes. Il n'est pas question du pari de Pascal. Chacun est assuré à l'avance que son gain, compte tenu de sa mise, sera maximum, parfait. On vous promet, comme dans les foires – là où justement ça foire -, on vous promet le gros lot à tous les coups ! C'est là toute la différence avec la religion. Les religions monothéistes sont organisées autour d'une figure paternelle qui d'emblée, accorde la rémission des péchés, d'emblée sait que vous serez en infraction avec la Loi, d'emblée reconnaît en vous cette division, ce côté invisible qui compte dans le temps. Dans les sectes, au contraire, le fondateur est présent dans le champ de la réalité et les « moutons » fonctionnent à partir de ce qui est son savoir et son autorité. Pour reprendre une distinction très fine faite par Lacan à propos des mécanismes de la psychose, ce fondateur de la secte, on le croit. Ce n'est pas qu'on y croit, on le croit en tant que tel.

L'autorité c'est le temps et le temps c'est l'humanisation. Ça a à voir avec notre formule : I x t = C<sup>te</sup>.

Je disais il y a quelques temps, que l'humanisation, c'est l'homme en tant qu'il cherche une vérité ou un sens, ou en tant tout simplement, qu'il essaie de « s'y retrouver » ; de s'y retrouver dans ce temps du « trop » comme on dit aujourd'hui — « C'est trop fort ! C'est trop génial ! C'est trop ouf !... ». Ca veut dire encore, pour reprendre une expression chère à Pierre Legendre, que l'humanisation, c'est l'homme en tant qu'il exprime autre chose qu' : « une parole morte ». Pierre Legendre affirmait que la parole est morte faisant référence au malaise contemporain de notre culture, malaise comme héritier direct selon lui, de l'hitlérisme.

Il y a un spécialiste américain en conseil, — mais qu'il soit américain ne change plus grand-chose... aujourd'hui on fait pareil et par-

fois pire -, Stephen Covey qui disait récemment devant un parterre de dirigeants de grandes entreprises **qu'être efficace et prendre le pouvoir sur le temps** : « *n'est plus en option dans le monde d'aujourd'hui* » mais que « *c'était le ticket d'entrée sur le terrain* ». Il rajoutait que pour « *survivre, prospérer, innover, exceller et être au premier rang dans cette réalité nouvelle* », il fallait : « *capitaliser sur cette efficacité et dépasser le temps* ». Pour lui : « *l'ère nouvelle exige de la grandeur* ». Et surtout : « *elle exige que l'on ait un sentiment d'accomplissement, que l'on exécute son travail avec passion et que l'on paie de sa personne* ».

Ca, c'est le temps mécanique, le temps sans parole, le temps sans sujet. C'est le temps de Devos quand il demande à quelqu'un qui court sans savoir :

*Pourquoi courez-vous ?*

*Parce qu'on nous a tellement fait marcher jusqu'ici... qu'on ne marche plus ! Mais comme on veut continuer d'aller de l'avant... on court !*

Ça veut dire qu'il ne suffit plus que les salariés soient disponibles à tout moment ; il faut qu'ils acceptent d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes, jusqu'au bout de leurs résistances physiques et psychiques. Et bien sûr, tout ce nouvel investissement, doit se faire « *au nom de leur épanouissement personnel* ».

Avec une telle conception du temps, on peut facilement dresser le tableau non seulement du petit salarié modèle mais surtout celui de l'héroïsme managérial. Le manager, le politique donc, nous dit-on aujourd'hui, est un homme « *engagé* » qui doit « *croire* » en son travail et bien sûr, y trouver son bonheur. Pour cela, il doit être adaptable, flexible et polyvalent, et doit trouver épanouissant ce qui l'aliène.

C'est ce que j'appelle la fabrique de l'esclave heureux, un esclave qui se croit autonome ; un esclave qui se retrouve *de facto* réduit à son « *employabilité* » et à son « *attractivité* ». L'entreprise nous dit-on, doit susciter chez lui des passions, et doit lui permettre de partager des valeurs pour qu'il y trouve son accomplissement et donc son bonheur. Avec de telles valeurs et une telle morale, la dimension sacrificielle de nos dirigeants est à l'image de nos héros classiques sauf que, eux... n'avaient pas de parachute...

L'esclave heureux c'est celui qui est obsédé par la maîtrise de sa vie : il doit pouvoir « *gérer son temps* », « *maîtriser son avenir* », « *contrôler son corps* ». L'idée, c'est que chaque individu a la possibilité et le devoir d'organiser et d'utiliser au mieux son temps et ses énergies afin de « *réussir* ». Mais réussir quoi ? Eh bien on doit réussir sa vie comme on réussit son régime ou ses vacances ou son couple ou une mayonnaise. Et si la mayonnaise ne prend pas, c'est que vous n'avez pas suivi les bonnes règles... Et puis si votre femme ou votre mari vous quitte, eh bien, c'est de votre faute... C'est que vous n'avez pas assuré. Vous n'avez pas bien « *maîtrisé* » la situation et de plus vous n'avez pas eu suffisamment confiance en vous. En clair, il y a là comme une négation du principe de réalité : ce n'est pas le monde qu'il faut changer, mais vous ! Encore le déni de la castration. Rappelez-vous la castration d'Ouranos : sans la serpette dorée conçue par la mère des titans et des titanés, le temps n'aurait pas vu le jour. ;

le temps n'aurait pas eu d'espace. Parce qu'au temps, il lui faut de l'espace, donc du désir.

Vous voyez que la canaillerie au fondement de tous ces messages « qu'il faut faire passer », repose sur l'injonction : « *crois en toi* ». Quand Lacan disait que « la vérité n'est que mi-dire », on est là, avec ce genre d'injonction dans l'autre moitié : celle du pire, celle de l'enfer. Lacan disait que la vérité dans la psychanalyse, c'est la castration. Là, on voit bien que dans l'autre moitié de la vérité, on est dans le déni de la castration. De la même manière, cette injonction « *crois en toi* », résonne comme en écho à ce que Robert Antelme dans *l'Espèce humaine*, rappelait à propos des nazis : « *Il ne faut pas que tu sois* ».

*« Il ne faut pas que tu sois, mais ils ne peuvent pas décider, à la place de celui qui sera cendre tout à l'heure, qu'il n'est pas. Il ne faut pas que tu sois : une machine énorme a été montée sur cette dérisoire volonté de con. Le temps de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas ».*

Tout ça pour dire que ce fantasme de la maîtrise du temps se retrouve précisément dans une autre injonction très contemporaine et comportementaliste : celle du « Sois le sujet de ta propre vie !!! ». « Sois le sujet de ta propre vie !!! », ça s'entend aussi comme « le grand Autre c'est moi ; je me fonde de moi-même, et ma volonté est la loi ». Comme si le « *Je* » n'avait pas besoin d'un tiers. Ça traduit que la déshumanisation, c'est quand ça ne résiste plus. C'est quand l'objet du désir se réduit à un objet du besoin ; c'est-à-dire quand l'objet du désir se veut consommable et que, de surcroît, c'est la pression de l'extérieur qui le rend appétissant.

Ce glissement du sujet du désir vers un objet du besoin, se trouve renforcé par le management globalisé qui parvient à persuader les individus que pour « *être eux-mêmes* », il leur faut être productifs, efficaces et performants... Ça veut dire que le désir d'exister et d'être reconnu comme sujet à part entière, se transforme en besoin de se « réaliser » par le travail. D'ailleurs, l'utilisation de mots tels que « engagement », « valeurs » et « dialogue » sert à créer un système où les salariés se transforment en esclaves heureux. En esclaves volontaires, autonomes, qui choisissent librement leur état de servitude : des rebelles conformistes.

Tout ça pour dire encore que le temps passe, mais il n'est pas passé. Il vient, mais il n'est pas à venir. Rien ne passe, rien ne vient, rien n'arrive que le présent. Et le présent, c'est ce qui ne cesse jamais, ni d'ailleurs ne commence. Ça pose la question non seulement de la fin de l'analyse mais aussi et surtout celle de quand on la commence... Quand est-ce que ça commence, une analyse ?

Du présent, on peut dire qu'il demeure et change, qu'il dure et se transforme. Spinoza disait une chose intéressante à ce sujet : « *La durée est une continuation indéfinie de l'existence* ». Eh bien, c'est ça le temps : la présence continuée, et toujours changeante de l'être.

Là aussi, on peut rappeler Devos :

*On dit que le temps passe. C'est faux. Le temps est immobile.  
C'est nous qui passons !*

Cette blague de Devos n'est pas sans rappeler que lorsque Freud parle du temps, il le fait toujours en référence au fait qu'il est inconnu de l'inconscient, totalement ignoré par le ça : la plus grande part de ce que nous en connaissons « a un caractère négatif, et ne peut se décrire que par opposition au moi ». Pourtant, espace et temps sont implicites dès l'instant où la réalité est en cause ; le temps l'est plus particulièrement dans tout ce qui engage l'histoire, à commencer par les différentes genèses, développements et évolutions. Au bout de la pulsion il y a le désir, et c'est lui qui va déterminer l'histoire ; comme Freud le dit admirablement : « *Passé, présent, avenir, sont comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse* » (L'inquiétante étrangeté).

Freud attribue à l'espace une dimension quantitative, économique donc, alors qu'il tend plutôt à situer le temps, dans la dynamique pulsionnelle du plaisir-déplaisir, selon un caractère qualitatif.

**Intensité x temps = constante.** Ça veut dire qu'on a le choix de vivre infiniment ou indéfiniment avec une intensité quasi nulle ou bien de brûler la chandelle par les deux bouts et d'en jouir. Et il faut en tirer la traduction philosophique : qu'est-ce qu'il dit le corniaud moyen, quand on lui demande pour quoi il est sur terre ?

Pour vivre le plus longtemps possible. Quand par un éclair de génie il se dit que ça ne doit pas être juste, eh bien il fait une dépression. Être déprimé c'est être en train de se rendre compte qu'on s'est foutu le doigt dans l'œil, que c'est pas pour ça qu'on était sur terre, qu'on était sur terre bien sûr pour vivre, mais comme dans la blague, est-ce que c'est une vie ça ? (C'est l'histoire d'un mec qui est en train de se marier et qui découvre que le père de la mariée est en taule, alors que le marieur lui avait dit qu'il n'était plus en vie. Alors, bien sûr, tout fâché, il va engueuler le marieur et le marieur lui répond : est-ce que c'est une vie ça ?). C'est exactement de ça qu'il s'agit. Découvrir qu'on s'est fourvoyé, qu'on a choisi une vie qui n'en était pas une.

Cette formule  $I \times t = C^te$  est utilisée en thermodynamique pour montrer que l'entropie c'est l'absence d'intensité. C'est l'intensité au point zéro. L'entropie, c'est quand tout est devenu uniforme pour chacun, qu'il n'y a plus de surprises. Bien sûr, je suis d'accord, il n'y a pas que de bonnes surprises. Mais là, il vaut peut-être mieux une mauvaise surprise que pas de surprise du tout ! Plutôt de mauvaises surprises que l'indifférence. Ce n'est pas important que ça fasse vivre un peu plus ou un peu moins. La dépression devant laquelle nous sommes tous égaux, ça n'est au fond, que la constatation, après coup, qu'on nous a fourgué une fausse vie. C'est la monotonie de l'existence lorsqu'on croit qu'il est trop tard pour changer.

Cette question du temps, renvoie à la question de la mort naturelle. La mort naturelle, c'est une mort « normale », une mort « logique », puisqu'elle arrive « au terme de la vie ». À côté de ça, il y a la volonté ou le fantasme de la possibilité de faire reculer les limites de la vie en sorte que vivre devient un processus d'accumulation quantitatif. Cette volonté de la techno-science-économie comme dit



Legendre, ne vient pas combler un désir originel de vivre le plus longtemps possible, mais marque le passage de la vie au capital-vie, c'est-à-dire à une évaluation quantitative de la vie, par dénégarion de la mort. Le problème, c'est que cette dénégarion de la mort, rend la mort inhumaine, irrationnelle, insensée, comme certains le disent de la nature quand elle n'est pas domestiquée. Comme pour dire qu'il n'y a de bonne mort que vaincue et soumise à la loi de la techno-science-économie. Une loi mécanique.

Là encore, Devos nous éclaire parfaitement bien.

### DERNIÈRE HEURE

Figurez-vous qu'il y a quelques jours, on sonne à la porte de la maison.

C'était ma belle-mère...

Elle me dit :

« Je sens que ma dernière heure est arrivée,  
je voudrais la passer chez vous ! »

Moi, je me dis : « Une heure, c'est vite passé... »

Je lui dis :

« Entrez belle-maman ! »

Pauvre belle-maman !

Je dois dire que j'aurais passé une partie de ma vie  
à la semer !

Je l'ai semé partout !

Je l'ai semé sur un quai de gare...

Dans la foule...

Je l'ai même semée dans un champ !

(Sans jeu de mot !)

Alors, en l'accueillant...

Je ne fais que récolter ce que j'avais semé !

Bref !

Je lui dis :

« Entrez, belle-maman ! Installez-vous ! »

Une heure se passe.

Rien !

Je lui dis (*montrant sa montre*) :

« Belle-maman, l'heure tourne ! »

Elle me dit :

« Vous êtes pressé ? »

Je lui dis :

« Moi, non ! Mais vous... »

Vous allez vous mettre en retard ! »

« Oh, elle me dit, je ne suis pas à une seconde près ! »

Elle chausse ses lunettes

et elle se met à lire les nouvelles de dernière heure !

Alors là, je lui dis :

« Belle-maman, ce n'est pas très honnête, ce que vous fai-

tes !

Quand on a convenu d'une heure, on s'y tient ! »

C'est vrai !

D'autant que je croyais que sa dernière heure,

Elle ferait soixante minutes, une durée normale, quoi !  
 Tandis que là, elle n'en finissait plus, sa dernière heure !  
 D'autant qu'elle me dit :  
 « Qu'est-ce qu'on joue ce soir à la télé ? »  
 Je lui dis :  
 « *Les cinq dernières minutes*, belle maman ! »  
 Elle me dit :  
 « Oh, c'est plus qu'il ne m'en faut ! »  
 Et elle s'installe devant le poste.  
 Quand elle a vu que c'était l'histoire  
 D'un monsieur qui essayait de semer  
 Sa belle-mère, elle me dit :  
 « J'ai déjà vu le film.  
 D'ailleurs, il est temps de passer de l'autre côté ! »  
 Je lui dis :  
 « Voilà une sage résolution, belle-maman !  
 Faites ! Passez donc ! »  
 Et elle est passée dans la chambre d'à côté !  
 Depuis on est là...  
 On ne sait plus sur quel pied danser !  
 De temps en temps, on allume des bougies  
 Pour créer l'atmosphère...  
 Pour l'inciter au recueillement !  
 Dans ces moments-là, vous vous surprenez  
 À marmonner des phrases ambiguës :  
 « Tiens ? Il y en a une qui ne va pas tarder à s'éteindre !  
 Forcément ! Cela fait plus d'une heure  
 Qu'elle se consume ! »  
 Alors, les heures passent !  
 Onze heures !  
 « Vous prendrez bien un bouillon, belle-maman ?  
 Non ?... Ah ! ?... »  
 Une heure plus tard :  
 « Et un bain de minuit, bien glac... Non ? »  
 « Non, mais je fumerais bien une cigarette, la dernière ! »  
 « Ah ! Va chercher le paquet ! »  
 Et tout le paquet y est passé !  
 De plus, elle ironise :  
 « Oh, je ne sais plus où mettre mes cendres ».   
 Forcément, le cendrier est plein !  
 Je n'ose pas le vider !  
 On va encore dire  
 Que j'essaie de semer  
 Ma belle-mère !

Et si ce n'était pas vrai ce qu'on nous a raconté, que la vie est le plus précieux des biens ? Si on nous avait caché les biens véritablement précieux en nous faisant suivre à la trace la longévité ? Si ce n'était pas vrai que c'est pour ça qu'on est sur terre ? Et si la durée de la vie n'avait pas d'importance ? Les statistiques nous montrent qu'on va vers une espérance de vie de quatre-vingt-dix ans dans quelques années. Mais quatre-vingt-dix ans à faire des régimes de tous poils, est-ce que ça en vaut la peine ? Est-ce que c'est une vie ça ?

Ça veut dire aussi que la passion et son corollaire, la jouissance, comportent un risque qui est celui de la mort facile. Parce que la mort comme telle, n'est pas effrayante. Mais toute notre civilisation postmoderne est construite sur ce matraquage que ce qu'il faut éviter par-dessus tout, c'est la mort. Et si ce n'était pas vrai que ceux qui ont plus de chance sont ceux qui vivent le plus longtemps, c'est-à-dire ceux qui se sont économisés ? Lacan avait relevé ça un jour : que la jouissance existait lorsque les gens n'avaient pas peur de mourir. C'était sa façon dis-ait-il, de saluer l'aristocratie. Les gens qui n'ont pas peur de laisser leur peau dans un duel pour n'importe quelle vétille, avaient quelque idée de la jouissance. C'est ce qu'on trouve dans « les liaisons dangereuses » par exemple.

Dans « *le savant et le politique* », Max Weber disait : « *Parce que la vie individuelle du civilisé est plongée dans le progrès et dans l'infini et que, selon son sens immanent, une telle vie ne devrait jamais avoir de fin. En effet, il y a toujours possibilité d'un nouveau progrès pour qui vit dans le progrès. Aucun de ceux qui meurent ne parviennent jamais au sommet, puisque celui-ci est situé dans l'infini. Abraham ou les paysans d'autrefois sont morts vieux et comblés par la vie, parce que celle-ci leur avait apporté au déclin de leurs jours tout le sens qu'elle pouvait leur offrir, et qu'il ne subsistait aucune énigme qu'ils auraient voulu encore résoudre. Ils pouvaient donc se dire satisfaits de la vie. L'homme civilisé au contraire, placé dans le mouvement d'une civilisation qui s'enrichit continuellement de pensée, de savoir et de problèmes, peut se sentir las de la vie et non comblée par elle... C'est pourquoi la mort est à ses yeux un événement qui n'a pas de sens, la vie du civilisé comme tel n'en a pas non plus, puisque, du fait de sa progressivité dénuée de signification, elle fait également de la vie un événement sans signification* ».

On peut se demander pourquoi ce temps de la mort, la mort de vieillesse, attendue, prévue qui avait un sens à l'époque, n'en a plus aujourd'hui ? Et pourquoi à l'inverse, la mort violente, aléatoire, qui était un non sens pour la communauté jadis (elle était redoutée et maudite à l'égal pour nous du suicide), en a-t-elle autant pour nous : peut-être parce qu'elle a à voir avec le désir...

Le temps du gestionnaire, le temps mécanique, le temps de la cadence, celui des « temps modernes » de Chaplin », est celui du renoncement à désirer. Renoncer à désirer, c'est que Brel chante dans « Les Flamandes » dont j'extrais simplement ces trois vers que vous connaissez :

*« Et qu'à vingt ans il faut se fiancer  
C'est ce que leur ont dit leurs parents  
Le bedeau et même son éminence ».*

« *À vingt ans il faut se fiancer* ». Belle définition du conformisme. C'est en ça qu'elles sont visées ces malheureuses flamandes. Pas du tout qu'elles soient plus bêtes ou plus moches que les autres mais le fait même d'accepter d'être taxées d'une étiquette de groupe constitue cette aliénation qui fait accepter les règles du groupe. C'est ce qu'ont compris les sectes auxquelles je faisais référence. Le fait d'accepter le signifiant qui désigne le groupe oblige à l'application de toute une série de signaux, de codes ou de mots d'ordre, oblige à appliquer ce

qui se fait dans ce groupe car on est prêt à n'importe quelle forme de prostitution pour appartenir à un groupe. C'est le sens aussi de l'entreprise qui se veut performante et efficace et qui se définit comme « groupe » où il est fort mal vu de ne pas appartenir à un groupe, de ne pas être un rebelle conformiste.

« *À vingt ans il faut se fiancer* ». Ça nous amène à la question : mais si on se fiance parce qu'il faut se fiancer, parce que le groupe exige qu'on se fiance à vingt ans, si ça fait partie des règles du groupe, où est-ce qu'il passe, l'amour ? À quel signifiant de notre formule ( $I \times t = Cte$ ), appartient-il ? Et où est-ce que ça s'escamote ?

Freud avait repéré que l'amour ne concernait que le sujet lui-même. On n'aime jamais que soi-même quitte à essayer de déceler sa propre image reflétée sur autrui. Autrui comme miroir. Et l'objet que l'on recherche dans l'autre sans le savoir, dont l'autre se sent dépossédé par l'amour que nous lui portons, fait partie de ces ambiguïtés de l'amour. L'amour frustre parce qu'on ne sait jamais pourquoi on est aimé, mais on croit que l'autre le sait et qu'ainsi il nous ravit cet objet à aimer que nous portons en nous. L'objet ? Mais l'objet ne peut pas ne pas nous faire penser au fétiche. Et le fétiche est justement cet appareil qui permet de faire croire qu'on passe de l'objet au signifiant. Ce qui fait que par le biais du fétiche, le signifiant peut venir usurper la place d'un objet. C'est le cas notamment du signifiant amour. Et là encore, c'est une chanson de Brel qui vient nous le montrer, ce signifiant à la place de l'objet. Toujours dans une de ses chansons les plus connues, à savoir « *La valse à mille temps* » où l'une des strophes dit ceci :

« *Au troisième temps de la valse,  
Nous dansons enfin tous les trois* ».

Tous les trois. « *Au troisième temps de la valse, il y a toi, il y a l'amour, il y a moi* ». Qu'est-ce que c'est que ce personnage tiers, ce signifiant amour ? Est-ce simplement un signifiant qui marque là qu'un objet a disparu ? La fonction du signifiant est d'éviter d'aller trop près de l'objet et de nous installer dans l'illusion que l'objet, on le maintient à distance. Comme dans « *Madeleine* » du même Jacques Brel : « *Sûr qu'elle est trop bien pour moi* ». Ce ver n'est pas sans réveiller des souvenirs à chacun de nous. Que celui qui n'a jamais dit ça jette à Brel la première pierre. Elle ou il. Ne croyez pas que le genre ait quoi que ce soit à faire avec la névrose. Seulement quand on regarde la névrose avec un certain recul historique, quand on contemple la névrose de loin, elle ne s'appelle plus la névrose, elle s'appelle l'amour courtois. Dans l'amour courtois, on se dispensait de s'interroger sur l'objet. On se dispensait d'aller voir ce qu'il y avait au-delà de l'image narcissique. Parce qu'au-delà, c'est la mort. « *Mais qu'y a-t-il derrière la porte et qui m'attend déjà ? Ange ou démon, qu'importe. Au-devant de la porte il y a toi* ». Ça veut dire que ce toi de l'amour est la seule chose qui nous sépare de la mort.

Miles Davis disait : « *Il faut du temps pour jouer comme on est* ». Ça veut dire au moins ceci : qu'il faut du temps pour se faire être. Il n'en faut pas pour se faire avoir. Ce temps-là est celui du sujet et n'est en

rien un temps mécanique. C'est le temps entendu comme rythme, non comme cadence. La cadence, c'est un temps maîtrisé, donc artificiel et uniforme. À l'opposé de ce temps du management mondialisé, il y a le rythme, le rythme qui exprime nos aptitudes, nos désirs et nos choix. C'est là l'intensité de la formule. C'est la cadence et non le rythme qui est un moyen d'asservissement. Le rythme, lui, vient de ce qu'une intensité, donc un mouvement, s'articule de lui-même. C'est peut-être ça une vie. C'est peut-être ça une vie qui s'intensifie et s'invente un style. C'est peut-être ça le sens du *dur désir de durer* de Paul Eluard.